

Récit de naissance - Simon

Avril 2020 :

Les jours passent, le bébé dans mon ventre grossit je le vois bien; Martin, mon mari, se moque de la taille de mon ventre. Même si je suis impatiente de le rencontrer, je suis tout de même contente d'en être arrivée aussi loin dans ma grossesse car ma soeur ainée a eu du mal à se remettre de ses 2 bébés prématurés et je ne voulais pas vivre la même expérience... Je n'ai donc toujours pas de réelles contractions à quelques jours du terme. Il faut dire que ce dernier mois, je ne me suis pas trop ménagée avec le confinement. À part le tour du jardin quotidien en 5 minutes et un peu de yoga dont certaines poses sont impossibles à réaliser à cause de la taille proéminente de mon ventre, je n'ai plus trop bougé. Mais je me dis que j'en ai bien profité tout le reste de ma grossesse, il est temps de me reposer avant l'arrivée du bébé...

Quelques mois auparavant, en 2019 :

Pour l'histoire, nous avons appris que j'étais enceinte alors que nous vivions aux États-Unis avec mon mari. Cette grossesse on l'attendait tellement, on l'appréhendait aussi car je suis diabétique de type 1 depuis l'âge de 7 ans et les endocrinologues m'ont toujours répété : lorsque vous voulez un bébé, ça se prévoit au moins 1 an à l'avance, ça ne se fait pas comme ça ! Mais j'ai toujours fait attention, je me suis toujours bien soignée, renseignée et je n'ai eu aucun souci. Ni pour tomber enceinte, ni durant toute ma grossesse. Je la qualifierai même de « parfaite » : je n'étais jamais malade, je n'avais presque pas de douleurs, j'ai pu faire du sport 3 fois par semaine comme avant, nous avons pu bouger et voyager partout où nous avions prévu. De plus, j'avais la chance de ne pas travailler, je n'ai pas pris beaucoup de poids et chaque échographie et contrôle ne montrait aucune complication liée à mon diabète. Tout allait bien. Pour la première fois de ma vie, je ne stressais pas. J'ai toujours eu tendance à ne pas me faire confiance, à stresser pour un rien et voir le verre à moitié vide au lieu de le voir à moitié plein. Alors que là, étrangement même en étant loin de ma famille qui me manquait, je me suis toujours dit que tout allait bien se passer et j'étais tellement heureuse de ce bébé...

Je suis rentrée chez ma maman en France à la fin du second trimestre car niveau suivi de grossesse avec le diabète, les Américains ont encore du chemin à faire (comment ça, manger du beurre de cacahuète pour un apport en protéine (?) supplémentaire est bon pour la santé ???). Mon mari a dû terminer son contrat et n'est rentré qu'un mois et demi après moi, avant de rattaquer le travail à Grenoble. Heureusement, nous avons eu le temps d'emménager le week-end avant le confinement. C'est là que j'ai contacté Pauline qui, heureusement « grâce » au Covid, a pu me rajouter à son planning déjà bien chargé (merci infiniment Pauline)...

J'attaque enfin mes rendez-vous à la Clinique Mutualiste et rencontre pour la 1ère fois mon gynécologue après le suivi aux USA et dans la Loire. Tout va bien, si ce n'est que le bébé commence à bien grossir. Je m'inquiète un peu car jusque-là il était toujours dans les normes et un gros bébé peut être le signe d'un diabète mal équilibré. Or j'ai l'impression de bien gérer les choses, mais j'envoie dans le doute tous mes résultats à ma diabétologue qui me rassure aussitôt : tout va bien, il faut continuer à faire attention. Je commence tout de même à me demander s'il ne faudrait pas me déclencher comme on le fait généralement aux personnes diabétiques. Dernière échographie avec mon gynécologue : effectivement le bébé est gros, mais il me dit que mon bassin est assez large et qu'étant donné que mon diabète est toujours bien équilibré, il n'y a pas de raisons de déclencher, le bébé devrait pouvoir passer (Pauline est d'accord elle aussi, au vu de la taille de mes pieds, me dira-t-elle plus tard). Il me prescrit néanmoins un monitoring à domicile 2x par semaine pour contrôler que tout va bien et Pauline me rend donc visite le 9ème mois. De mon côté, je me prépare du mieux que je peux pour l'accouchement, j'y pense beaucoup ! Je n'ai pas réellement prévu quoi que ce soit, je n'ai pas de plan précis et je n'en veux pas car je sais qu'un accouchement se passe rarement comme on l'avait prévu (si j'avais su à ce moment-là à quel point j'avais raison), si ce n'est d'aller le plus loin possible sans péridurale pour voir comment ça se passe. Je ne sais pas pourquoi mais je suis persuadée que je vais pouvoir accoucher par voie basse, que ça ne va pas être simple s'il est gros mais je reste ultra positive,

même ma mère et mes soeurs n'en reviennent pas de me voir aussi détendue. Je bois donc de la tisane de feuilles de framboisier, je mange quelques dattes mais pas trop et toujours sous insuline, je fais mon yoga pour préparer mon bassin, je prends mon traitement homéopatique pour préparer mon col, je fais massages et exercices périnéaux tous les jours. Bref, je suis plus que prête et attend les contractions de travail avec impatience !

Le 30 avril 2020 :

Pauline passe me voir à 9h45. Elle prépare le monitoring, puis me demande de m'allonger sur les côtés car le tracé du bébé n'est pas comme d'habitude. On attend un moment mais ça ne change pas, alors elle me dit que ce serait peut-être bien d'aller à la maternité pour vérifier. Elle se charge d'appeler l'hôpital et me conseille, avec une voix douce et tranquille, d'amener les affaires de naissance au cas où. Nous nous préparons donc et partons avec Martin, vite mais pas urgemment. On commence à avoir des petites palpitations, on se dit que peut-être on va me déclencher, et que nous allons rencontrer notre bébé aujourd'hui. J'étais à mille lieux d'imaginer ce qui allait se passer.

En arrivant, mon mari reste dans la voiture en prenant son temps pour trouver une place car le temps qu'on me fasse le monitoring et l'échographie, il ne peut de toute façon pas être présent. Je m'installe donc pour un second contrôle monito, appelle mon mari pour lui expliquer le déroulement et la sage-femme me dit qu'elle repasse bientôt. Elle repasse, suivie de mon gynécologue. Je vois à sa tête que quelque chose ne va pas. Il me confirme que le tracé n'est pas bon, trop linéaire d'après ce que je comprends. Il me dit « on n'a pas le choix, là votre bébé en souffrance donc c'est césarienne en urgence ! ». Je suis sous le choc, même si j'avais toujours gardé dans un coin de ma tête que ça pouvait arriver, je m'étais tellement concentrée sur un accouchement par voie basse que je ne m'y étais pas préparée du tout. Ce qui m'inquiète aussi c'est que je n'ai pas eu le temps d'expliquer à mon bébé ce qui allait se passer, de le préparer. J'essaie malgré tout de rester calme : ce qui compte, c'est de toute façon la santé du bébé. Je rappelle mon mari qui, heureusement, venait de se garer. Il arrive avec toutes les affaires mais ne pourra pas assister à la césarienne. Je commence à stresser, tout le monde s'affaire autour de moi, l'anesthésiste vient se présenter et ne retrouve plus mon dossier, on me pose en même temps la sonde urinaire, puis la sage-femme me félicite pour mon calme et pour mon col. Elle me dit que j'aurais été prête pour un accouchement par voie basse, que je m'étais bien préparée. Même si c'est gentil de sa part de me dire ça, je suis encore plus dégoûtée... Mais je pense à mon bébé. J'essaie de rester connectée à lui et de le rassurer comme je l'ai appris dans les vidéos, mais en réalité je n'y arrive pas trop. Je ne sais plus trop ce qui m'arrive, je n'arrive plus à réfléchir. Je crois que je n'ai pas trop saisi le caractère urgent car je prends le temps d'envoyer un sms à ma maman pour la prévenir, de me rattacher les cheveux (oui c'est idiot, je sais mais sur le moment ça me paraissait important) et je leur demande d'attendre mon mari, je veux à tout prix le voir avant de partir. Heureusement il arrive, je le vois, on m'explique qu'il restera à côté et qu'il sera avec le bébé bientôt, ça me rassure un peu. C'est parti, l'anesthésiste me pique, on m'allonge les bras écartés, le champs est installé et j'entends que ça débute. Cette sensation de pause dans mon cerveau ne me quitte pas, j'ai peur je crois. Je n'ai pas mal mais j'ai l'impression qu'on enlève mes entrailles pour trifouiller dans mon corps et je panique. L'anesthésiste essaie de me rassurer et de me faire penser à autre chose, elle me pose des questions sur mes insulines mais j'arrive à moitié à lui répondre. Puis elle me pose des questions sur mon bébé, si je connais son sexe, son prénom. Je lui réponds que si les Américains ne se sont pas trompés, ça devrait être un petit garçon et je me détends peu à peu. Là on me demande de pousser car le bébé arrive. Je savais qu'on pouvait me demander de pousser mais sur le coup, ça me paraît absurde, je suis tellement surprise que je me surprends à demander « Mais comment ? ». Et le gynécologue me répond « Eh bien comme on vous a appris ! ». Alors je m'y mets et ça y est, mon bébé est là ! L'anesthésiste regarde par-dessus le champs et elle me dit « C'est bon, les Américains ne se sont pas trompés, c'est bien un garçon ! ». Ça me fait sourire et je suis ravie d'entendre mon petit Simon crier ! Ensuite il me semble entendre le gynécologue dire « Ah ben je m'y attendais pas ». Sur le moment je n'y pense pas trop, mais ça me hantera par la suite jusqu'à ce que je lui demande des explications lors de mon rendez-vous post-opératoire. Qu'importe,

j'entends mon petit garçon et je le vois, on me l'amène rapidement pour me le montrer avant de l'amener à mon mari. À ce moment-là je pleure mais je suis tellement soulagée, il va bien et je sais qu'il est avec son papa. J'attends impatientement qu'on me recouse pour aller les retrouver. On m'annonce que Simon était effectivement gros (4,460 kg) et qu'on m'a enlevé 1,3 kg de liquide amniotique, ce qui est apparemment énorme (et signe là aussi d'un diabète mal équilibré, je commence à me poser des questions). On m'installe ensuite en salle de naissance avec mon mari et mon bébé, qui a tellement faim que les sage-femmes me le posent vite sur ma poitrine, « Il essayait de manger son père » me disent-elle en rigolant. Je suis sur mon petit nuage...

Mais après :

On nous annonce que Simon est en hypoglycémie. C'est vrai qu'on avait remarqué que ses petites mains tremblaient. Je ne panique pas plus que ça, je m'étais bien renseignée et je savais que c'était fréquent chez les mamans diabétiques car même si elles sont bien équilibrées, il n'empêche que leur taux de sucre reste plus élevé que pour une personne « normale » et que le bébé doit compenser avec son propre pancréas. Nous allons dans notre chambre, toujours sur notre petit nuage. On nous apprend que les papas sont autorisés à revenir 3h pour des visites, on est vraiment ravis ! La sage-femme commence à m'expliquer les bases de l'allaitement quand soudain, la pédiatre entre en trombe dans la chambre. Elle nous annonce que malgré les compléments administrés à Simon, son sucre ne remonte toujours pas, qu'il faut d'urgence le resucrer par perfusion et qu'ils ne sont pas équipés pour le faire ici car il ne s'agit que d'une maternité de niveau 1. On nous dit que le bébé sera transféré à la Clinique Belledonne. On accuse le coup, je pleure comme une madeleine en pensant que mon bébé va partir mais on me rassure, je pourrais probablement le rejoindre. Puis finalement, on nous annonce qu'il n'y a plus de place à Belledonne, que Simon va être transféré au CHU et qu'en plus, je ne pourrais pas y aller. En tout cas pas ce soir. Là je m'effondre, avec mon mari nous avons du mal à laisser Simon se préparer pour son départ en SAMU et on s'inquiète énormément. On nous dit qu'ils reviennent tout de suite pour qu'on lui dise au revoir mais au bout de 45 minutes personne n'est là et nous sommes très inquiets. On entend un bébé hurler et on se demande si ce n'est pas le nôtre, qui a mal et n'a pas ses parents pour le rassurer. Un moment après on frappe à la porte : l'équipe du SAMU et une auxiliaire puéricultrice sont prêts à emmener Simon et on me demande de donner un vêtement avec mon odeur pour le bébé. C'est une épreuve de le regarder dans sa grosse boîte, avec sa sonde gastrique et sa perfusion. On nous explique en plus que ça a été compliqué car il voulait tout arracher. Je n'arrive pas à parler, je n'ai pas envie de lui dire au revoir et de me séparer de lui. J'éclate en sanglot en le voyant, mon mari pleure aussi. Ce qui aurait dû être le plus beau jour de notre vie se transforme en cauchemar. En imaginant un accouchement horrible, jamais je n'aurais pensé qu'on me sépare de mon bébé. Heureusement, on nous dit que le papa peut aller le voir en médecine néonatale, il reste donc un moment avec moi puis s'en va rejoindre Simon pour la nuit. Je suis soulagée que mon bébé ne soit pas seul cette nuit, ça m'apaise sur le moment. Puis la nuit tombant, l'inquiétude commence à se faire sentir : non seulement je me retrouve seule d'un coup, j'accuse l'enchaînement des événements inattendus de la journée, je n'ai pas de nouvelles de Simon et je fais une chute de tension en essayant de me lever. Pauline, que j'avais prévenue par sms, m'envoie des paroles réconfortantes et me dit de me connecter à lui en imaginant un arc-en-ciel qui relierait nos deux coeurs et de lui faire passer mes messages et mon amour par ce biais. Je ferme les yeux et le fais, en espérant qu'il soit réceptif à tout l'amour que je lui envoie, mais c'est dur...

Le lendemain matin, j'apprends que ça a été dur aussi pour Simon, il pleurait beaucoup et Martin me dit que seul mon tee-shirt avec mon odeur arrivait à le calmer lorsqu'il se blottissait dedans. Son sucre avait eu du mal à remonter mais ça allait un peu mieux ce matin. J'ai envie de le voir et de le prendre contre moi pour le rassurer et lui dire que tout va bien se passer comme je le lui disais dans mon ventre. Il me manque tellement.

La sage-femme de la Clinique Mutualiste, qui s'était super bien occupée de moi (elle s'appelle Pauline aussi, je suis persuadée que c'est un signe !) m'annonce, triomphante, que je suis ultra chanceuse car on m'envoie au CHU, les transferts étant normalement formellement interdits durant cette période de Covid. La pédiatre connaissait je ne sais qui à La Tronche qui avait été son professeur et avait fortement insisté pour que je puisse y rejoindre Simon. Autant dire que

l'attente des ambulanciers jusqu'à 15h30 a été extrêmement longue. En plus j'ai refait une chute de tension en essayant de me lever. Je souffre pas mal et le Doliprane ne fait pas effet (ce super Covid empêchant de donner des anti-inflammatoires), la sage-femme prend pitié et me donne quelque chose de plus fort en me disant que je vais avoir besoin de force : elle me fait jurer d'arriver à faire pipi toute seule avant 16h30. Sur le moment ça me paraît impossible, mais la pensée d'aller voir mon bébé sera plus forte !

Arrivée au CHU après un temps d'attente interminable (les brancardiers, perdus, m'ayant amenée un peu partout dans l'hôpital), je n'avais qu'une envie bien sûr : retrouver Simon et Martin. Mais je ne pouvais pas marcher et devais donc attendre qu'une personne de l'équipe médicale soit disponible pour me descendre. J'attends donc sagement dans ma chambre, et une sage-femme arrive enfin ! Elle me demande ce dont j'ai besoin et je lui explique. Elle me regarde d'un air un peu « vide » (excusez-moi ce terme péjoratif mais réaliste) et me répond au ralenti « Ah », suivi d'une longue pause, « Je comprends votre déception ». M'a-t-elle écoutée car je lui ai expliqué ma situation sans me plaindre (si ce n'est dans ma tête) ??? Puis elle ajoute, toujours avec une lenteur qu'on dirait forcée, « Je ne peux pas vous aider. Enfin, je pourrais mais je m'occupe de quelqu'un d'autre. C'est urgent. Enfin, vous c'est pas que c'est pas urgent mais bon, on a besoin de moi ailleurs ». Je trouve qu'elle n'a vraiment aucun tact et je ne tiens plus, mes larmes (re)commencent à couler. Une collègue prendra ensuite le temps de me descendre en fauteuil... Ouf !

Voilà, j'ai retrouvé mon bébé et mon mari !!! L'infirmière qui s'occupe de Simon nous dit que normalement, un seul des parents est autorisé à rester avec Simon. Mais elle est gentille et prend pitié de nous je pense car je pleure (encore) d'émotions... Par la suite au niveau de l'organisation pour rester avec Simon, ça a été très compliqué. On nous autorisera seulement à rester tous les trois pendant cinq minutes en néonatalogie, le temps des transferts. On comprend mais par contre, ça ne gêne personne de demander à Martin de traverser différents services pour m'emmener en fauteuil de ma chambre à celle de Simon et inversement. Ils le laissent par contre rester avec moi en chambre au-delà des trois heures autorisées, mais nous restions rarement longtemps ensemble car nous avons organisé un roulement afin qu'un de nous deux soit presque toujours avec Simon. Lui arrivait en néonatalogie vers 5h-6h du matin, je les rejoignais dans la matinée tandis que Martin restait dans ma chambre. Puis il venait me chercher pour manger, se reposait un peu avec moi et redescendait avec Simon pendant que je dormais. En début de soirée, rebelote : il venait me chercher et je restais avec mon bébé jusque tard, mais j'étais forcée de remonter pour manger avec mon diabète.

En arrivant à la maternité du CHU, je pensais que ça allait être plus simple mais je me trompais. Logiquement, un bébé reste en néonatalogie 24h-48h pour une hypoglycémie. Mais le sucre de Simon ne remonte pas bien, son poids baisse et il fait en plus un ictère. Il passe d'abord sous les lampes. De mon côté on me prévient que si l'état de Simon ne s'améliore pas au bout des 5 jours où je suis en maternité, il faudra que je sorte de l'hôpital. Ce n'est pas que je n'en ai pas envie, mais pas sans mon bébé ! Après ces fameux 5 jours en néonatalogie, on nous annonce que son sucre remonte et se stabilise enfin ! Plus besoin de dextros, son pancréas prend le relais et il peut me rejoindre en maternité. Je suis si heureuse, enfin une bonne nouvelle ! Mais ensuite son taux de bilirubine est dans la zone limite, trop haut pour le faire passer à nouveau sous les lampes et l'aider à remonter, mais trop bas pour passer rapidement. Ça le fatigue énormément, il ne fait que dormir. Malgré quelques phases d'éveil, on le trouve un peu « amorphe » notre pauvre bébé... Et en plus il a du mal à téter, trop habitué à être nourri sans rien faire et puis ensuite par biberon. Je ne voulais vraiment pas échouer avec l'allaitement, ça me tenait trop à cœur. Dans ma tête, j'avais déjà raté la fin de grossesse, mon accouchement, la suite de couche, je me sentais responsable de son hypoglycémie et je voulais lui offrir tous les bénéfices de l'allaitement, j'en avais vraiment envie. Je persiste, je le mets au sein dès que possible, je tire mon lait nuit et jour pour compléter avec des biberons, je mets les bouts de sein pour moins le fatiguer, j'essaie toutes les positions d'allaitement. Mais malgré tout, il n'arrive pas à prendre du poids et on nous garde encore...

Le 9 mai 2020 :

Ce samedi-là, alors que le poids de Simon ne remonte toujours pas très bien, qu'il a encore besoin d'être complété au biberon et que son taux de bilirubine stagne encore, nous pensions qu'on nous garderait encore à la maternité jusqu'au lundi. Mais la sage-femme nous annonce que nous pouvons rentrer chez nous... Martin lui demande de répéter, il n'arrive pas à y croire ! Nous devons juste retourner à l'hôpital pour faire vérifier son taux par prise de sang et je leur avais dis que Pauline était équipée du flash pour contrôler la jaunisse, ça a peut-être joué !? Nous sommes ravis, nous pouvons enfin sortir de cet hôpital ! Je suis à bout après 10 jours sans mettre le nez dehors et à pleurer toutes les larmes de mon corps. Nous allons enfin essayer de démarrer cette nouvelle vie à 3 qui, jusque-là, n'avait pas vraiment commencé comme on s'y attendait...

Les débuts n'ont pas été simples, j'ai beaucoup pleuré en repensant à tout ce qui nous était arrivé, à tous mes échecs, ma culpabilité envers mon fils et mon mari aussi que je n'avais jamais vu dans cet état. J'avais envie de tout recommencer et de revivre ma grossesse dont je gardais un souvenir tellement magique, j'étais vraiment nostalgique. Heureusement Pauline passe au début presque tous les jours; elle m'écoute, ma rassure et m'aide. La pauvre, je me dis qu'en plus de son travail de sage-femme, elle devrait bénéficier de la double-casquette psychothérapeute ! Elle me conseille d'ailleurs de consulter à l'UTAP si j'en ai besoin, et cela m'aidera beaucoup. Avec du recul, je me dis que nous avons bien sûr eu de la chance. L'hypoglycémie, l'ictère, la néonate, ce n'était pas la fin du monde. Nous savions que notre bébé n'avait pas un problème de santé grave, que nous n'allions pas le perdre. Il fallait juste beaucoup de patience et de force, au lieu de désespérer et de pleurer... Mais on se fait toujours du souci pour son enfant, je crois, quelles que soient les raisons. Je pense aussi que j'ai pris une belle claque avec tous ces échecs alors que j'étais tellement sûre de moi pendant ma grossesse et sûre que tout se passerait bien. En quelques seconde, lorsque les mots « césarienne en urgence » ont été prononcés, tout s'est envolé...

Aujourd'hui tout va très bien. Simon est magnifique, en pleine forme et Martin et moi sommes des parents comblés ! Je ne remercierai jamais assez Pauline, la belle étoile de mon petit garçon comme je me plais à l'appeler, qui a été là au bon moment ce jeudi 30 avril... Merci à elle pour son travail, et merci aussi à Hélène pour les vidéos de préparation à l'accouchement que nous avons suivies attentivement avec mon mari plusieurs soirs d'affilée (troquant nos soirées Netflix pour un temps) !